

eu ont assez pour y circuler et laissent vide l'espace, ce qui rend l'extraction du cadre très facile.

Les abeilles se servent aussi de propolis pour enduire, embaumer, tous les objets qu'elles sont incapables de traîner en dehors de leur ruche. On a vu des escargots, des souris, qui avaient pénétré dans des ruches, embaumées de la sorte, les abeilles n'ayant pu s'en débarrasser.

POESIE

A HILDA

Quand le vent de la vie a touché de son aile
Et brisé sans pitié vos espoirs de bonheur ;
Lorsque de l'âge mûr l'étape solennelle
A rendu votre front rêveur ;

Quand votre lèvre ardente a bu jusqu'à la lie
La coupe des chagrins, coupe profonde, hélas !
Quand la pensée amère a compris la folie
De tous les projets d'ici-bas ;

A votre oreille, enfin, quand nulle voix bénie
N'a plus aucun secret d'amour à soupirer ;
Et que votre oeil éteint par la froide insomnie
N'a plus de larmes à pleurer ;

Quand vos beaux soirs d'été n'ont plus de rêverie...
Croyez-moi, rien de beau, rien de rajeunissant,
Pour le cœur fatigué, pour l'âme endolorie,
Comme le berceau d'un enfant !

Le berceau d'un enfant, seul nid d'amours fidèle,
Où le bruit de ce monde est encore étranger,
Mais où l'on croit ouïr, doux bruissement d'ailes,
Un essaim d'anges voltiger.

Le berceau d'un enfant, chose inestimable, étrange ;
Sanctuaire où chacun se demande en passant
Quel est le plus candide, ou la blancheur du lange
Qui le front pur de l'innocent.

Le berceau d'un enfant !... quel chant pourrait redire
Ce que ces quatre mots savent seuls murmurer ;
Ces quatre mots que nul n'entendit sans sourire,
Et qui pourtant me font pleurer !—

Il est une légende, une légende rose,
Plus pleine de parfums que le soir d'un beau jour,
Plus fraîche que la fleur où l'aboiille se pose,
Plus douce qu'un rêve d'amour !

Quand nos premiers parents virent briller le glaive
Leur fermant à jamais l'Eden et son bonheur,
Ils s'environt, marchant sans relâche et sans trêve,
Poursuivis par un Dieu vengeur.

Ils errèrent longtemps en proie au remord sombre,
Traversant les forêts, les rochers et les eaux ;
Lors sentiers étaient durs, leurs jours n'avaient point d'ombre,
Et leurs nuits étaient sans repos.

Mais parfois le Très-Haut, oubliant sa colère,
Laisait tomber sur eux un regard plus clément ;
Et quand le ciel ainsi souriait à la terre,
Il naissait un petit enfant.

Un jour, Hilda, le cœur gonflé, l'âme en désir,
Je penchai fatigué mon front sur ton berceau ;
Et je vis le reflet de ce divin sourire
Illuminer ton front si beau.

Extrait du volume de poésies que vient de publier M. Louis H. Fréchette sous le titre *PÈLE-MÈLE, fantaisies et souvenirs poétiques*.

Du désespoir en moi germait l'ardente fièvre ;
La douleur m'étreignait dans un cercle de feu :
Le blasphème hideux s'arrêta sur ma lèvre,
Et je tournai mon front vers Dieu.

Dans tes petites mains, j'avais cru voir la palme
Qu'on prépare là-haut pour le cœur ulcéré...
Et puis il est si doux le regard pur et calme
De ces yeux qui n'ont point pleuré !

Ah ! luiera-t-il toujours ce rayon d'innocence
Qui fait ton front si beau, ton œil si velouté ?
Lèveras-tu jamais le voile d'ignorance
Qui te cache l'humanité ?—

Lorsque l'oiseau des bois, quittant son nid de mousse,
Ouvrait au vent du ciel son aile de duvel,
Il ignorait combien de terribles secousses
La rafale lui réservait.

Des bords de son berceau perdu sous la ramée,
Il n'avait vu des cieux qu'un petit coin d'azur ;
Pour lui le vent n'était qu'une haleine embaumée ;
Tout était rose, et rien obscur.

Et maintenant la pluie a ralenti son aile ;
La bise l'a jeté de rameaux en rameaux ;
Il cherche à regagner la branche maternelle,
Son nid caché sous les ormeaux.

Mais, sans poids, secoué sur sa frêle liane,
Le nid avait été par l'orage détruit.....
Hélas ! il est bien mort le bonheur qui se faire,
Avec l'enfance qui s'enfuit !

Hilda, tu ne sais pas,—oh ! combien je t'envie !—
Comme les ans sont lourds et le monde méchant.
Hilda, ne sonde pas les secrets de la vie ;
Hilda, reste toujours enfant !

P E D A G O G I E

De la lecture à haute voix

Il est de la plus haute importance de savoir bien lire ; mais cet art est beaucoup plus difficile à acquérir que plusieurs ne se l'imaginent. Les auteurs de pédagogie ont longuement écrit sur ce sujet, et ils ont raison.

Si l'on considère en effet son utilité pratique, on ne peut trop exhorter tout le monde, et particulièrement la jeunesse de nos écoles, à s'appliquer à bien lire. J'ai la certitude que les lignes suivantes auront été utiles si elles attirent l'attention de la classe enseignante sur un des principaux points pédagogiques.

Je dirai quelques mots de l'enseignement de la lecture à *haute voix* dans nos écoles ; j'appuierais mes remarques sur l'expérience qui est la meilleure autorité. Ensuite pour faire mieux ressortir la nécessité d'accorder toute l'attention possible à cette partie de l'éducation élémentaire—qui est fort négligée—je me permettrai de faire observer qu'un grand nombre de personnes instruites, et occupant de hautes positions sociales, sont privées des avantages qui résultent de la connaissance de cet art.

Malheureusement, un grand nombre de personnes croient que pour bien lire il s'agit tout simplement de lire vite. Pourtant, cela n'est rien moins qu'absurde.

Bien lire est un art qui consiste à interpréter fidèlement les pensées de l'auteur et à les faire bien comprendre à l'auditoire. Or, en lisant vite, on s'éloigne du but à